Les écritures de la laideur dans les travaux de David Le Breton

Claudine SAGAERT

Laboratoire Babel, Université de Toulon

DOI : https ://doi.org/10.17184/eac.8572

Résumé : . « On n'a jamais vu un corps : on voit des hommes, des femmes. On ne voit pas des corps » (David Le Breton, 2007 : 26). En dehors de l'abstraction du concept, un corps est toujours appréhendé au travers d'un terreau social et culturel. En conséquence aucune perception n'est neutre. Beauté ou laideur du corps ne renvoie jamais seulement à un simple plaisir ou déplaisir subjectif mais au fait que notre perception s'accompagne d'une grille de lecture dans laquelle des éléments extra-esthétiques s'immiscent. Cette grille de lecture n'est pas sans lien avec les discours, les images, les mises en scène des corps qui loin de se limiter à modeler des manières de penser, contribue à façonner tant la manière d'habiter son corps que d'appréhender ceux des autres. Autrement dit, la laideur est histoire d'écriture et de lecture. Elle est une fabrication. Les thèses physiognomonistes, sexistes, racistes et antisémites tout comme les « normes implicites » (David Le Breton, 2013 : 75) de l'apparence l'attestent. Si au travers de ce cadre on peut y lire « une sorte de métaphysique de la laideur » (David Le Breton, 2021 : 127). dans la mesure où la laideur physique ne se départit jamais de la laideur morale, qu'elle en est son allégorie la plus explicite, elle apparaît alors comme une insoumission à l'impératif esthétique du façonnement d'un corps à soi. « Laissé en friche, non travaillé » (David Le Breton, 2013 : 75) le corps perçu laid est responsable de son apparence. Stigmatisation, discrimination et traitements des plus « inhumains » sont alors autant de sanctions subies par l'individu jugé coupable d'avoir un corps disgracieux. La laideur devient ainsi « une entrave au libre exercice de l'acteur au sein de son collectif » (David Le Breton, 2021 : 127). Cette contre-esthétique loin d'être valorisée comme processus de résistance aux normes est jugée comme « un repoussoir absolu, le degré zéro de la valeur » (David Le Breton : 1999, 232). Dans l'ensemble de ses ouvrages, la « laideur » du corps est un des axes d'analyse de David Le Breton. Peu questionnée antérieurement dans la philosophie, l'anthropologie et la sociologie, la laideur est appréhendée par David Le Breton comme révélatrice par-delà tout un imaginaire symbolique de l'inscription du pouvoir politique, social, économique et médical à même le corps des individus. C'est cette thématique que je propose d'interroger.

Mots-clés : corps ; laideur ; altérité ; discrimination

> « On n'a jamais vu un corps :
> on voit des hommes, des femmes.
> On ne voit pas des corps »
> (Le Breton, 2008b : 26).

En dehors de l'abstraction du concept, le corps est toujours appréhendé en situation. De ce fait, aucune perception n'est neutre. « Voir n'est pas le décalque d'un dehors, mais la projection hors de soi d'une vision du monde. La vue est la mise à l'épreuve du réel à travers […] un système d'interprétations, portant la marque de l'histoire personnelle d'un individu à l'intérieur d'une trame sociale et culturelle » (Le Breton, 2007 : 45). Beauté ou laideur du corps ne renvoie donc jamais seulement à un simple plaisir ou déplaisir subjectif, mais au fait que notre perception s'accompagne d'une grille de lecture dans laquelle des éléments extra-esthétiques s'immiscent. Cette grille de lecture n'est pas sans lien avec les discours, les images, les mises en scène des corps qui loin de se limiter à modeler des façons de penser, contribue à façonner tant la manière d'habiter son corps que d'appréhender ceux des autres. Autrement dit, la laideur est une histoire d'écriture et de lecture, un tissage qui relie l'individu aux autres. Elle est une fabrication impliquant une diversité d'éléments. Les normes tacites de l'apparence tout comme les thèses physiognomonistes, sexistes, racistes ou antisémites l'attestent. Dans ce type de structuration, la laideur physique ne se départit pas de la laideur morale. Elle en est son allégorie la plus explicite. Le corps perçu laid est jugé responsable et coupable de son apparence. Inséparable des époques et des cultures au sein desquelles elle est appréhendée, la laideur travaille la question du genre, de l'âge, de la couleur de la peau, de la classe sociale comme de l'appartenance à certaines communautés. Si elle ne renvoie pas à des caractéristiques fixes, néanmoins les conséquences qu'elle engendre sont toutes délétères. Elle est le moyen d'affirmer un pouvoir. Jugé laid, l'individu est alors dévalorisé, humilié, rabaissé. Stigmatisation, discrimination et traitements des plus « inhumains » sont autant de sanctions susceptibles de frapper les victimes du délit de hideur. Ladite laideur devient ainsi « une entrave au libre exercice de l'acteur au sein de son collectif » (Le Breton, 2021 : 127). Sans compter qu'avec l'inflation de la prise en compte de l'apparence corporelle depuis les dernières décennies du XX^{e} siècle, la laideur physique apparaît comme une insoumission aux règles de beauté. Le corps « laissé en friche, non travaillé » ou volontairement enlaidi renvoie alors à une contre-esthétique (Le Breton, 2013 : 75). Cette contre-esthétique, rarement valorisée comme processus de résistance aux normes est plutôt jugée comme « repoussoir absolu », « degré zéro de la valeur » (Le Breton, 1999 : 232). La laideur ne bénéficie donc d'aucune circonstance atténuante. La défiguration en est du reste la preuve la plus édifiante.

David Le Breton est un des pionniers des travaux sur le corps et du rôle de l'inesthétisme au sein des rapports intersubjectifs. Ses ouvrages nourris d'enquêtes qualitatives sont riches d'un corpus anthropologique, sociologique, philosophique et littéraire. C'est l'apport novateur de ses analyses que cet article propose d'exposer.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

1 La laideur comme outil de discrimination de l'Autre

David Le Breton le démontre. Certains textes, propos ou images ont contribué à diffuser des conceptions racistes et antisémites. Censés délivrer un savoir, ces textes ont eu valeur de vérité, ils ont acquis un certain pouvoir et notamment celui d'infuser dans les consciences des idées abjectes. En postulant par souci de suprématie que l'homme blanc est beau et intelligent, ces discours ont fabriqué la laideur de tous ceux qui ne répondent pas à ces qualités. Les textes de Julien Joseph Virey, de Buffon ou de Gobineau, pour ne citer qu'eux, disent la même chose, ces peuples se ressemblent par leur laideur. Plus spécifiquement en énumérant un certain nombre de critères décrétés laids et en affirmant que ceux-ci sont plus proches de l'animalité que de l'humanité, qu'ils sont les signes d'une dégénérescence et d'une déficience intellectuelle et morale, ces différentes littératures ont conduit à justifier des traitements inhumains. Alter ego, l'Autre ne l'est plus. On le résume à une face de rat, une gueule, une trogne, une tronche (Le Breton, 2021 : 129). Il est une « insulte à la vue ». Dépossédé de son visage, assimilé à un pou ou à de la vermine, il n'est plus qu'un nuisible (Le Breton, 2021 : 129). « La pollution physique de l'Autre fait écho à sa pollution morale » (Le Breton, 2008 c : 42). Autrement dit, « ses dehors physiques révèlent son intériorité morale et disent dans la grammaire du corps son tempérament, ses vices cachés, ses perfidies » (Le Breton, 2021 : 130). À ladite laideur des traits du visage, de la forme du nez, des lèvres, du prognathisme s'ajoute notamment l'odeur de l'autre. Ainsi, « les cinq sens sont l'objet d'un discours de dénigrement où l'autre est toujours une offense. » (Le Breton, 2008 c : 41) Répugnant à la vue, malodorant, dégoûtant au toucher, il se nourrit de mets immondes. David Le Breton décortique ainsi comment la fabrication de la laideur de l'Autre devient un outil pour asservir et exterminer les peuples. Loin d'être comme le sens commun la pense, insignifiante et cantonnée à un simple déplaisir ressenti à la vue de telle ou telle personne qui nous déplaît, ladite laideur ne relève pas d'un jugement *a posteriori*, mais *a priori*, elle n'est pas relative à un individu que nous trouvons disgracieux, mais elle vaut pour tous les membres d'une communauté ou d'un peuple. Pour le raciste comme pour l'antisémite, l'Autre n'a pour toute histoire que celle qui découle des « lois d'airain de la biologie » (Ibid.). Il est son corps. « L'anatomie est son destin, car elle enferme simultanément du fait de sa conformation une morale particulière » (Ibid : 43). Dans cette « fantasmatique du corps », l'Autre est non seulement affublé de toutes les tares, mais ce sont elles qui expliquent les maux qu'il est capable d'engendrer (Le Breton, 2008b : 91).

Réitéré, ce type de discours en s'infiltrant dans les consciences devient la grille de lecture à partir de laquelle l'Autre est saisi. Dans cette élaboration, la laideur a pour cahier des charges de générer un imaginaire-écran qui va interférer de manière consciente ou non consciente dans la perception de tout homme y compris de celui qui en est la victime. Très loin d'être anodine, la fabrication de la laideur est une arme qui peut devenir mortelle.

Ajoutons que cette structuration a pour antécédent deux dimensions antithétiques. D'une part le désir de chercher dans le paraître le signe de l'être[1], et d'autre part de ne

[1] « À la mine on reconnaît l'homme, […] l'habit d'un homme […] et la démarche annoncent ce qu'il est » (L'Ecclésiaste, 19, 29/30). Ou encore « Le cœur de l'homme modèle son visage soit en bien soit en mal. » (L'Ecclésiaste, 13, 25/26).

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

pas réduire l'être au paraître. Si ces appréciations sont présentes dans la philosophie grecque comme dans la Bible, au XVIII[e] siècle Lavater, en reprenant les thèses de la physiognomonie[2], cherche spécifiquement à établir de manière scientifique, « la connaissance du rapport qui lie l'extérieur à l'intérieur, la surface visible à ce qu'elle couvre d'invisible »[3]. Il défend que « La beauté et la laideur du visage sont en rapport juste et exact avec la beauté et la laideur de la nature morale de l'homme. » (Le Breton, 2003b : 278). La physiognomonie élabore ainsi un ensemble de critères s'appliquant à toutes personnes détentrices de telles ou telles caractéristiques physiques. Ainsi donc la physiognomonie préjuge en plaquant une généralité sur un cas particulier. Dans cette optique, elle prétend en résumant l'individu à la somme de ses traits « élucider les vérités du visage humain » (Ibid : 65). Peu importe ce qu'il pense ou dit, il est ce qui est inscrit sur son visage et son corps. La toute-puissance de cette pseudoscience réduit l'homme à un simple tracé soi-disant révélateur de son être. Ainsi, pour la physiognomonie, la laideur physique est le vêtement de la laideur morale. Dans cette perspective, la laideur physique symbolise l'être mauvais, vicieux, méchant, une espèce de sous-être dégénéré et dangereux.

Si la physiognomonie n'a pas manqué d'être dénoncée comme une pseudoscience par nombre de philosophes et d'anthropologues, on peut cependant se demander si nous n'avons pas intégré de manière non consciente ces diktats, de telle sorte que pour éviter toute stigmatisation nous en sommes venus à modifier nos corps dans le but d'être ainsi valorisés dans le regard de l'autre. David Le Breton le suggère lorsqu'il écrit : « La volonté tient dans le souci de modifier le regard sur soi et celui des autres sur soi, il est de restaurer une plénitude du regard afin de se sentir enfin pleinement exister » (Ibid : 253). Comment expliquer autrement que « le nez à redresser, les rides à effacer ou les lèvres que l'on souhaite mieux dessinées » soient identifiés comme « mauvais objets », responsables « des échecs personnels ou professionnels dont l'individu est la victime » (Ibid : 254) ? À partir de là on comprend mieux d'ailleurs l'engouement de la chirurgie esthétique. Par elle, le sentiment de disgrâce peut s'effacer et l'individu « modifier radicalement son attitude devant les autres et devant son existence » (Ibid : 255). Une question émerge pourtant qui ne peut être éludée. Peut-on spécifier les critères à partir desquels un individu est considéré comme laid ?

2 Les écritures de la laideur selon les époques et les cultures

La laideur physique ne renvoie pas à des caractéristiques fixes qu'il suffirait d'énumérer pour la définir. Elle n'existe pas en dehors de la manière dont les cultures l'appréhendent à une époque précise. Les mêmes façonnements corporels peuvent selon le contexte être signe de beauté ou signe de laideur. David Le Breton l'expose notamment à propos du strabisme. Provoquer une coquetterie dans l'œil a été un moyen de magnifier la beauté chez les Maya[4], par contre dans notre culture, elle a été signe de disgrâce. De même, si en Europe, les cicatrices marquant le visage ont le plus souvent

[2] Le terme physiognomonie renvoie à *physio* qui dérive de *phusis* la nature, et gnome, la connaissance.

[3] Johann Kaspar Lavater, *La Physiognomonie ou l'Art de connaître les hommes d'après les traits de leur physionomie, leurs rapports avec les divers animaux, leurs penchants* […] [1775-1778], tr. Fr. H. Bacharach [réimpression de l'édition de 1845], Lausanne, L'Âge d'Homme, 1979, p. 6.

[4] Cf. On attachait aux cheveux de l'enfant une cordelette dotée à son extrémité d'une boule de résine afin que celle-ci en se balançant entre les deux yeux de l'enfant provoque une coquetterie dans l'œil. Cf. Chaire

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

été associées à une défiguration, dans d'autres communautés comme celle de l'ethnie Sara, elles font partie d'un rite de passage. Beauté et laideur s'enracinent donc dans un territoire. Hors de celui-ci « le sacré de fascination, écrit David Le Breton, cède la place au sacré de répulsion » (2010 : 771).

> « Une femme de l'ethnie Sara du Tchad dont le visage est strié de longues scarifications dit le sentiment de honte qu'elle éprouve aujourd'hui, bien loin de la fierté ressentie lors de son initiation quand elle vivait encore dans son village. Elle est aujourd'hui militante des droits de l'homme dans une ONG, et son visage est une épreuve permanente dans ses relations aux autres. Elle est l'objet de maintes moqueries : "gueule de fétiche", "larmes éternelles", "la fille à la voie ferrée", les sobriquets n'ont jamais manqué, de l'école primaire à l'université, pour la désigner. »[5]

Si beauté et laideur sont inséparables d'une géographie culturelle, elles le sont aussi en fonction des époques. L'exemple du tatouage est à cet égard paradigmatique. David Le Breton en développe l'histoire notamment dans son ouvrage *Signes d'Identité*. De la Grèce antique au XIX^{e} siècle, le tatouage est celui d'hommes et de femmes « déchus de leurs droits, mis au ban de la société » (Le Breton, 2002 : 28). Au XX^{e} siècle, il est dans les camps de concentration l'identification d'un détenu à un numéro gravé sur le bras. Cette infamie inscrite dans la chair participe d'un processus de déshumanisation.

Ces stigmates subis diffèrent cependant des tatouages délibérément choisis. Traduisant les événements marquants de l'existence, ils sont à même la chair un condensé autobiographique. Privilège des marginaux, ils symbolisent la dissidence. Jusqu'à la fin des années 1970, la plupart des tatouages sont signe de laideur morale. Ceux qui les portent sont assimilés à des « sauvages », « des barbares », des « aliénés », « des déchets de la société » (Ibid : 32-78). Avec le mouvement hippie pourtant, le renouveau du tatouage acquiert un sens esthétique. Vulgarisé dans les décennies suivantes, il devient non seulement « une sorte de signature de soi » (Le Breton, 1991 : 36), mais aussi un embellissement, une décoration, un accessoire de beauté, une parure. Les témoignages issus des enquêtes qualitatives que livre David Le Breton le confirment : « c'est une parure esthétique, une amélioration de beauté dit Anne 23 ans » (Le Breton, 2005 : 100) ; « J'avais vraiment honte de mon physique, confie un tatoueur. À partir du moment où je me suis tatoué, les complexes ont disparu » (Ibid).

Inséparable de ce qui se joue à telle époque et dans telle culture, la laideur ne répond à aucun invariable. Et pourtant, si tel est le cas comment expliquer que la laideur ait durant des siècles impacté les femmes de manière plus virulente que les hommes ?

Beauté, Intervention de David Le Breton le 25 février 2020 sur le thème : La beauté du corps, Université PSL, https://www.youtube.com/watch?v=kdkYGocCP68

[5] Kangni Alem, « Marques du corps en Afrique subsaharienne, permanences et métamorphoses », dans C. Falgayrettes-Leveau, Signes du corps, Musée Dapper, 2004, p. 263 cité in Le Breton, David. « De la défiguration à la greffe du visage », Études, vol. 412, no. 6, 2010, p. 765.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

3 Le genre de la laideur

La laideur a-t-elle un genre ? À bien y réfléchir, le genre de la laideur est celui que les hommes lui attribuent. En vilipendant les femmes, en les injuriant, en les insultant, en les décrivant sorcières, vieilles filles, furies, bas bleus, révolutionnaires frustrées, les hommes font de toutes celles qui refusent de se soumettre au patriarcat, des monstres de laideur. Déviantes, les femmes sont brossées en vieilles créatures hideuses et répugnantes. Mais, les femmes luttent. Elles acquièrent leur indépendance. Au XX^{e} siècle, si elles sont libres et autonomes, on assiste pourtant à une inflation sans précédent de l'apparence corporelle. Les femmes jugées disgracieuses font alors l'objet d'une stigmatisation et d'une discrimination sans précédent. On ne les considère pas coupables d'avoir mal agi, mais coupables de l'apparence qu'elles donnent à voir d'elles-mêmes. La laideur physique, renvoyée à une absence de volonté et à l'incapacité de se façonner un corps à soi, devient une faute sociale, un manque de savoir-vivre, l'expression du mépris de l'autre. Alors que la beauté est incarnée par la femme blanche jeune et mince au corps design, les canons de laideur font référence à une femme vieillie ou vieille, aux traits froissés, chiffonnés, aux chairs avachies ou dégoulinantes, au corps en surpoids. Jeune ou vieux, l'homme physiquement disgracieux est par contre rarement critiqué. « On le juge sur le registre de l'action ou de son œuvre », on lui « prête d'emblée une profondeur », il n'est pas « à la surface de lui-même » (Le Breton, 2010 : 29). Rien de tel pour la femme quand elle s'écarte de la norme jeunesse et beauté[6]. Au cinéma, à la télévision, dans les publicités, invisibilisées mais aussi désexualisées, les femmes laides sont condamnées à l'inexistence. Résumées à leur paraître, laides dans le regard des autres, elles deviennent laides à leurs propres yeux. Autrement dit, l'homme est cantonné à l'être et la femme au paraître. Mais un paraître « limité dans le temps » (Le Breton, 2010 : 31). Le travail de la laideur n'épargne donc aucune d'entre elles. Il fripe la peau, fouille les chairs et macule en toute impunité le plus beau des corps. La laideur, vieille peau ou « peau du temps » inscrit dans le corps féminin « la honte d'être soi » (Le Breton, 2012 : 127). Vieillie, la femme se retire « lentement de son visage » et perd « peu à peu le bénéfice de l'attention des autres » (Le Breton, 2003b : 175).

Certes, il est important d'évoquer toutes celles qui entrent en résistance et « revendiquent une séduction que l'âge transforme sans la supprimer », mais ce n'est jamais sans lutter contre les « impératifs de jeunesse éternelle ou de beauté standardisée » (Le Breton, 2012 : 127). On l'aura compris, là encore tout n'est qu'histoire de perception. Comment expliquer autrement que les traces du vieillissement chez l'homme avivent sa virilité sans rien lui retrancher (Ibid) ? Si la beauté ou la laideur n'est pas dans les corps, mais, comme le disait Oscar Wilde, dans le regard de celui qui contemple, il faudrait alors d'autres lectures des corps. Ces lectures pourraient ainsi porter sur tous les âges, toutes les corpulences et toutes les couleurs de peau. Les femmes pourraient alors dire comme Anna Magnani à son maquilleur : « Laissez-moi toutes mes rides, j'ai mis toute une vie à me les faire »[7].

[6] Cf. Le Breton, David. « Vieillir en beauté : les jouvences contemporaines », Champ psy, vol. 62, no. 2, 2012, p. 127-139.

[7] Zanardo, *Il Corpo delle donne*, éd. Feltrinelli, 2010, p. 194, cité par Le Breton, David. « Vieillir en beauté : les jouvences contemporaines », Champ psy, vol. 62, no. 2, 2012, p. 127-139.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

4 La défiguration

Beauté et laideur sont une histoire de regard nous dit David Le Breton. Mais ce regard est problématique. Alors qu'on pourrait penser que celui qui souffre d'un handicap serait plus enclin à maudire son sort et à envier celui des « valides » en leur assénant nombre de reproches, paradoxalement, c'est l'individu bien portant qui s'autorise à moquer, à rabaisser, à avilir celui qui est atteint dans sa chair. Par des rires « d'une redoutable violence » (Le Breton, 2019 : 83) il « blesse la dignité, humilie » (Ibid : 89), entame chez celui qui est visé toute « estime de soi » (Ibid : 84-85). De même par une myriade de regards désobligeants accompagnés parfois de paroles blessantes, il accable celui qui à ses yeux n'a plus figure humaine. Ainsi, « plus le handicap est visible et surprenant (le corps déformé, tétraplégique, un visage défiguré par exemple), plus il suscite socialement une attention indiscrète allant de l'horreur à l'étonnement » (Le Breton, 2003b : 299). Sans compter qu'on tient à l'égard des individus fragilisés un double argumentaire. « Le discours social lui affirme qu'il est un homme normal, membre à part entière de la communauté, que sa dignité et sa valeur personnelles ne sont en rien entamées par sa conformation physique ou ses dispositions sensorielles. En même temps, il est objectivement marginalisé, tenu plus ou moins hors du monde du travail, assisté par les aides sociales, mis à l'écart de la vie collective » (Ibid : 296). Comme le précise Erving Goffman, auquel se réfère David Le Breton, « on lui conseille de s'accepter et de nous accepter, en remerciements naturels d'une tolérance première que nous ne lui avons jamais tout à fait accordée. Ainsi, une acceptation fantôme est à la base d'une normalité fantôme [8] » » (Ibid : 297). L'homme défiguré est alors « un homme au statut intermédiaire », il est « un être résiduel, problématique, qui doit apprendre à apprivoiser le regard des autres et à vaincre leur prévention à son égard. » (Ibid : 307-308). En somme, pour toutes les personnes meurtries, la douleur se mue en souffrance. Souffrance quant à l'atteinte du corps, mais souffrance générée surtout par le rejet des autres[9]. On comprend pourquoi dans ce cadre la laideur est ressentie comme une métaqualité, c'est-à-dire la qualité de toutes les qualités. Toutes les facettes de l'identité du sujet passent avant tout par son filtre, de telle sorte que l'individu défiguré est résumé à un visage d'effroi.

Cette indignité de traitement invite là encore à une conversion du regard. Quand la société manque d'éducation, il n'y a qu'une chose à faire : il faut l'éduquer.

5 L'enlaidissement volontaire comme écriture expressive.

Si la laideur est dans une majorité de cas subie, elle peut dans d'autres cas être agie. Revendiquée délibérément, elle est donc l'expression d'un choix. Par exemple, en grimaçant, on peut s'amuser temporairement à se rendre hideux. L'enlaidissement est alors un pouvoir et une liberté prise par l'acteur. Le grimacier « se fait joueur de ses traits, explore les sensations qui traversent les muscles et s'amuse des réactions indignes ou complices de ceux qui le regardent » (Ibid : 218). Outre les grimaces, on peut se grimer ou se travestir en une infinité de personnages tous aussi laids les uns

[8] Erving Goffman, *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit, 1975, p. 145

[9] On peut renvoyer aux analyses de David Le Beton, sur la laryngectomie dans Eclats de voix, Paris, Métailié, 2011, p. 150-153

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

que les autres. Se moquer de la forme de son corps, et accepter d'être l'espace d'un moment « la risée des autres » n'est pas dérangeant (Le Breton, 2019 : 83). Cette forme d'enlaidissement diffère cependant de celles qui sont en lien avec un mal-être. L'enlaidissement dans ce cas est une revendication. « Mon corps m'appartient, j'en fais ce que je veux ». Ce signe de liberté est non plus politique comme pour les féministes des années 1970, mais individuel. Cet enlaidissement est revendiqué notamment par certaines jeunes filles qui se scarifient. Le témoignage de l'une d'elles que cite David Le Breton dans *La Peau et la trace* l'illustre : « Si je veux me graver, je le fais. Personne ne peut m'arrêter. Si je veux grossir, je peux. Si je veux avoir l'air laide, je peux » (Le Breton, 2003a : 73-74). Il s'agit là d'un autodénigrement, d'une « tentative de biffure sur un texte d'existence devenu incontrôlable » (Ibid : 56). Ce qui importe alors est de naître de soi, de se mettre au monde, « d'avoir mal dans son corps pour avoir moins mal dans son cœur » (Ibid : 27). « L'incision, écrit David Le Breton, est d'abord une chirurgie du sens » (Ibid : 35).

Bien que différent à plus d'un titre, l'enlaidissement volontaire participe aussi de certains mouvements artistiques et musicaux. Pour exemple, on peut se référer à un de ceux analysés par David Le Breton. Dans le milieu des années 1970, les punks dans le but de s'opposer aux conventions sociales choisissent délibérément de se déparer. L'apparence vestimentaire, mais aussi le corps est mise à mal. « Le corps est brûlé, mutilé, percé, tailladé, griffé, scarifié, tatoué, entravé dans des vêtements inappropriés » (Le Breton, 2002 : 67). « La haine du social se retourne en haine du corps » (Ibid). L'absence de revendication des punks se résume en une simple intention, celle « de mettre en scène une violence symbolique, de se livrer à un exercice de cruauté et de provocation par la laideur et la vulgarité » (Ibid : 70).

En somme, l'enlaidissement est une révolte, une entrée en résistance contre les normes et diktats de toute sorte. Elle est création, germination d'autres possibles.

6 La laideur laide

David Le Breton dans ses travaux déconstruit l'idée selon laquelle la laideur physique est le signe de la laideur morale. Par là même, il donne ainsi à penser la spécificité de la laideur morale. Celle-ci n'a rien de physique. Elle peut même être perpétrée par le plus beau des visages. Elle est non pas subie comme la disgrâce, mais agie. Elle est celle qui par les mots, les discours, les écrits et les actes engendre la déshumanisation, prive l'homme de son visage, refuse la pluralité et la diversité des êtres. Cette « laideur laide » qui balaie tous principes de dignité, de respect, d'humanité est proprement effroyable. Alliée d'un pouvoir tyrannique, elle prête dans ses formes les plus extrêmes, main-forte à la torture, au crime, à l'extermination. Dans ses formes banales, mais oh combien infamantes, elle infuse et diffuse son venin par delà l'insulte, l'injure, les moqueries, les rires sarcastiques, les propos offensants ou les regards humiliants. Elle trouve sa légitimité dans des normes et principes étriqués, elle crée en toute impunité le « délit de hideur ». Elle ségrège. Bousillant l'existence des individus, elle tue en douceur.

En somme, la laideur au sens fort du terme est celle de tous ceux qui participent à sa fabrication et qui se servent d'elle comme outil de mépris.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

7 Conclusion

La laideur dans les travaux de David Le Breton est pointée comme étant au cœur de pratiques d'assujettissement et des pratiques de subjectivisation. Elle n'existe pas en dehors de l'appréhension qu'hommes et femmes peuvent en avoir. Toujours variable dans ces critères, elle est néanmoins un indicateur de ce que les individus dans telle culture et à telle époque renvoient dans les marges.

Générée accidentellement ou par les signes du temps, la laideur physique dit le manque ou le déclin. Elle est subie et s'incarne dans le changement, la métamorphose, l'altération, la défiguration, la corruption. La laideur physique est par là même mémoire. Bibliothèque des traces, des marques, des cicatrices, elle est écriture de la vie. La beauté, sa sœur par antonyme est quant à elle, fantasmée comme hors du temps, immaculée, toujours jeune et pleine de vitalité. Si l'une comme l'autre n'ont de sens qu'en fonction de la manière dont on les perçoit, les pense et les verbalise, elles sont par là même inséparables d'un tissage intersubjectif et culturel.

La laideur physique peut aussi se départir de toute soumission. Agie, elle est alors une revendication choisie à des fins de résistance. L'enlaidissement volontaire en tant que signe de révolte contre les normes et diktats de toutes sortes peut germiner d'autres possibles.

La laideur morale quant à elle n'a aucun lien avec la laideur physique. La laideur morale est agie. La laideur morale est celle qui fabrique la laideur physique et l'affuble de toutes les tares pour mieux s'autoriser à stigmatiser, discriminer et perpétrer des traitements inhumains envers ceux qu'elle étiquette comme laids. Inséparable d'un pouvoir dont elle est toujours l'alliée, la laideur morale est une arme redoutable utilisée contre ceux que l'on veut disqualifier, infériorisér, humilier quand ce n'est pas exterminer.

En somme défend David Le Breton, toute apparence physique peut potentiellement être appréhendée positivement encore faut-il pour cela non seulement javelliser les préjugés sexistes et racistes, mais aussi lutter contre toutes les formes de laideur morale.

Bibliographie

Alem Kangni, « Marques du corps en Afrique subsaharienne, permanences et métamorphoses », in C. Falgayrettes-Leveau, *Signes du corps*, Musée Dapper, 2004

Buffon Georges Louis, *Histoire naturelle générale et particulière (1749-1788),* t.3, Paris, 1803.

Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races*, Paris, Belfond, 1967.

Goffman Erving, *Stigmate : les usages sociaux des handicaps,* Paris, Minuit, 1975.

Lavater Johann Kaspar, *La Physiognomonie ou l'Art de connaître les hommes d'après les traits de leur physionomie, leurs rapports avec les divers animaux, leurs penchants* [1775-1778], tr. Fr. H. Bacharach [réimpression de l'édition de 1845], Lausanne, L'Âge d'Homme, 1979.

Le Breton David, *L'Adieu au corps*, Paris, Métailié, 1999.

Le Breton David, *Signes d'identité, Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Editions Métailié, 2002.

Le Breton David, *La Peau et la trace, Sur les blessures de soi,* Paris, Métailié, 2003 (a).

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

Le Breton David, *Des Visages, essai d'anthropologie*, Paris, Métailié, 2003 (b).

Le Breton David, *La Saveur du monde, une anthropologie des sens*, Paris, Métailié, 2006.

Le Breton David, *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, P.U.F., coll. Quadrige, 2008. (a)

Le Breton David, *Sociologie du corps,* Paris, P.U.F, coll. Que sais-je (1992) 2008. (b)

Le Breton David, *Éclat de voix*, Paris, Métaillié, 2011.

Le Breton David, *Rire, une anthropologie du rieur*, Paris, Métailié, 2019.

Le Breton David, Le racisme ou l'inéluctable laideur de l'autre in *La fabrique de la laideur*, Florence Bancaud (dir.) Presses Universitaires de Provence, 2021, p. 127-136.

Le Breton David, « Pour une anthropologie des sens », VST – *Vie sociale et traitements*, vol. 96, no. 4, 2007, p. 45-53.

Le Breton David, « Vieillir en beauté : les jouvences contemporaines », in *Champ psy,* vol. 62, no. 2, 2012, p. 127-139.

Le Breton David, De la beauté comme mystère à la beauté globale in *La Belle apparence*, Gilles Boëtsch *et al.* Dir., Paris, CNRS Éditions, 2010.

Le Breton David, De la laideur de l'Autre : imaginaire sensoriel des races in *Coloris Corpus*, sous la direction de Jean-Pierre Albert, Bernard Andrieu, Pascal Blanchard, *et al.*, Paris, C.N.R.S Éditions, 2008 (c), p. 41-52.

Le Breton David, Le Corps, la limite, signes d'identité à l'adolescence in *Un corps pour soi*, Christian Bromberger et al, Paris, P.U.F., 2005.

Le Breton David, Obésité entre stigmate et séduction in *Corps en formes*, David Le Breton, Nathalie Pomarède, Georges Vigarello *et al.* Paris, CNRS Éditions, 2013.

Le Breton, David. « De la défiguration à la greffe du visage », Études, vol. 412, no. 6, 2010, p. 761-772.

Virey Julien-Joseph, *Histoire naturelle du genre humain*, Bruxelles, 1826.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697